

Jacques Pimpaneau

*Célébration  
de l'ivresse*



*Éditions Picquier*

## S O M M A I R E

■ <i>Le vin des lettrés</i>	7
■ <i>Le vin de la fête</i>	49
■ <i>Le vin des origines</i>	77
■ <i>La coupe est pleine</i>	85
■ <i>A l'usage d'un amateur</i>	97
■ <i>Les grands crus</i>	107





*Le vin  
des lettrés*



Que l'esprit puisse vagabonder, qu'il ait accès à un ailleurs, qu'il puisse se libérer du carcan de la logique rationnelle et des tracasseries du quotidien, pénétrer dans l'imaginaire, ce désir hante toutes les civilisations. Ou pour reprendre l'expression d'un lettré chinois, l'homme souhaite développer cette qualité qui permet à l'esprit, tandis que le corps est dans une demeure, de voir les montagnes et la mer, de voyager dans des paysages. C'est pour cela qu'il a, de tout temps, eu recours à des drogues. Mais beaucoup ne procurent que de « misérables miracles » car, comme dans l'auberge espagnole du dicton, on ne trouve alors que ce qu'on apporte.

Les Chinois ont créé une culture trop raffinée pour ne pas avoir eux aussi cherché une voie dans cette direction. Dans l'Antiquité, par la transe, souvent provoquée par la danse, les chamans accédaient aux royaumes des dieux et des morts, dont ils se faisaient ensuite les interprètes ; et les médiums de la religion populaire ont repris leur rôle. Certaines drogues, comme le cinabre, furent aussi essayées, mais ce poison violent fut assez vite abandonné et c'est l'ivresse procurée par le vin qui resta comme le meilleur libérateur pour ouvrir l'esprit à l'imaginaire. Les Chinois y ont aussi vu un



autre avantage : le vin instaurait une atmosphère de convivialité, des relations humaines plus détendues dans une société où s'imposait la rigidité des rites. Aux lettrés prisonniers d'un maintien toujours guindé et contrôlé, il permettait de devenir ces personnages humains encore aujourd'hui si attachants pour nous. Il faisait partie de la vie de tous ; il était l'élément indispensable des fêtes. Aussi n'est-il pas surprenant que les poètes, ces messagers de l'imaginaire, aient célébré cette découverte merveilleuse et ses vertus ; et ce n'est pas un hasard si le poète Bo Juyi (772-846), dans son autobiographie, se surnomme le lettré qui s'enivre et chante :



Le lettré qui s'enivre en chantant a oublié ses nom et prénom, son lieu d'origine, ses grades et ses titres. La tête toute confuse, il ne sait plus qui il est. Il a été fonctionnaire, il a été envoyé de tous côtés pendant trente ans ; à l'aube de la vieillesse, il est venu s'installer dans la région de Loyang... Par son caractère, il aime le vin, il se délecte au jeu de la cithare et se passionne pour la poésie. Aussi la plupart des connaisseurs de vin, amateurs de cithare et lettrés poètes fréquentent-ils chez lui.

En dehors de ces relations, il repose son cœur parmi les moines bouddhistes et étudie en détail les soutras.

Il a pour ami le moine Ruman pour le bouddhisme, Wei Chu pour les paysages, Liu Yuxi pour la poésie et Huangfu Mingchi pour le vin.

Chaque fois qu'il va trouver ses amis, il y prend tant de plaisir qu'il en oublie le retour.

Dans la ville de Loyang, ainsi qu'à soixante ou soixante-dix lieues à la ronde, il n'y a pas de



bonzerie bouddhique ni de temple taoïste, de tumulus ni de maison de campagne avec des sources, des rochers, des fleurs ou des bambous, où il ne soit allé; il n'y a pas une maison ayant du bon vin, des cithares ou des chants dans laquelle il ne soit entré; personne ne possède livres ou tableaux, n'entretient chanteuses ou danseuses à qui il n'ait rendu visite.

Lui-même habite ordinairement chez le gouverneur de Lochuan; à tout moment, il sort pour se rendre à des banquets. Chaque fois que le temps est agréable et le paysage beau, que ce soit une matinée de neige ou un soir de clair de lune, sitôt qu'un amateur de la nature vient le voir, il commence toujours par essayer pour lui une tasse pour boire du vin; ensuite il ouvre le coffret dans lequel il garde ses compositions. Une fois rassasié de vin et de poésie, il prend lui-même sa cithare et joue le morceau « Pensées d'automne ». S'il veut manifester son enthousiasme, il ordonne aux domestiques de sa maison d'exécuter des airs de l'Académie impériale de musique ou de jouer

en orchestre un air de cour.

S'il veut manifester une grande joie, il ordonne après cela aux petites chanteuses d'entonner le poème musical nouveau « Branches de saule ». Il donne libre cours à ses sentiments, se réjouit



et ne s'arrête qu'après avoir bu jusqu'à s'enivrer. Bien souvent, soulevé d'un enthousiasme subit, il part se promener dans le voisinage. Tantôt, s'appuyant sur sa canne, il marche dans la campagne, tantôt il monte à cheval et se rend à la ville, ou encore, parcourt les champs dans une chaise à porteurs.

Il emporte avec lui dans sa chaise une cithare, un coussin et quelques volumes de poésies. Sur les brancards de la chaise, des deux côtés, est suspendue une paire de flacons de vin. Il contemple le paysage des montagnes et des cours d'eau jusqu'à ce que lui vienne l'envie de rentrer ; et son élan une fois épuisé, il s'en retourne.

Il a déjà passé ainsi dix ans durant lesquels il a composé plus de mille poésies et poèmes en prose, et fabriqué environ mille boisseaux de vin. Bien entendu, ce qu'il avait fait avant cette période, tant poésies que vin, ne rentre pas dans ce calcul. Sa femme, ses enfants, ses frères et ses neveux se montrent inquiets de sa façon de vivre et la critiquent, mais il se contente de ne pas leur répondre. S'ils reviennent à la charge à deux ou trois reprises, il leur dit :

« Peu d'hommes arrivent à rester modérés en tout et connaître le juste milieu ; chacun a une passion quelconque. Moi non plus, je ne suis pas de ceux qui sont modérés en tout.

Supposons que, par malheur, je sois passionné de gains et d'opérations commerciales ; que

j'amasse des richesses pour orner la maison jusqu'au moment où quelque désastre que je me serais attiré vienne mettre ma vie en danger ; que diriez-vous de moi alors ?

Supposons que, par malheur, je sois passionné pour les jeux d'argent, misant dix mille pièces sur un coup, ruinant ma fortune et dissipant mes biens jusqu'à ce que ma femme et mes enfants en viennent à souffrir de faim et de froid ; que diriez-vous de moi alors ?

Supposons que, par malheur, je sois adonné à l'alchimie, que je néglige ma toilette et rogne sur ma nourriture, que je passe mon temps à purifier le plomb et faire bouillir du mercure, perdant toute ma peine sans jamais arriver à aucun résultat ; que diriez-vous de moi alors ?

Maintenant j'ai la chance de ne rien aimer de tout cela ; et ce qui me plaît, ce ne sont que coupes et chansons. Il est vrai, je suis relâché dans ma vie ; y a-t-il là de quoi s'attrister ?

N'est-ce pas mieux ainsi que l'un ou l'autre des trois cas précédents ? »

Aussitôt après, conduisant ses frères cadets et ses enfants, il se dirige vers le cellier. Tous font cercle autour d'une grande jarre de vin. Il s'assied, jambes croisées, lève la tête, soupire profondément et dit : « Moi qui vis entre ciel et terre, mes capacités sont loin d'atteindre celles des anciens. Pourtant j'ai de quoi vivre, je suis parvenu à la vieillesse et je reste joyeux et robuste. Quel

bonheur ! Quelle chance ! Que me reste-t-il à désirer ? Si j'abandonnais maintenant tout ce que j'aime, comment parachèverais-je ma vieillesse ? Voilà pourquoi je chante des vers lyriques, je ris après avoir chanté, je découvre la jarre de vin et je me prépare à boire. »

Ayant bu quelques tasses, il s'enivre à en perdre conscience. Après un temps, il reprend ses sens. Sitôt revenu à lui, il se remet à chanter. Après avoir chanté, à nouveau, il se met à boire. Après avoir bu, à nouveau, il s'enivre. Chant et ivresse se suivent, formant un cercle continu.

Ce faisant, il considère son temps et sa propre existence comme un rêve, la richesse et les



honneurs comme un nuage; le ciel lui sert de dais, la terre lui sert de natte, cent ans ne lui sont qu'un clin d'œil. Toujours joyeux et insouciant, il ne voit pas la vieillesse à sa porte.

C'est ce que les anciens appelaient « conserver son naturel intact par la vertu du vin ». Voilà pourquoi il s'est donné le surnom de lettré qui s'enivre en chantant. La troisième année de l'ère Kaicheng (838), il était âgé de soixante-sept ans; sa barbe était toute blanche, la moitié de ses cheveux étaient tombés, il lui manquait deux dents. Cependant son ardeur à boire et à chanter ne faiblissait toujours pas.

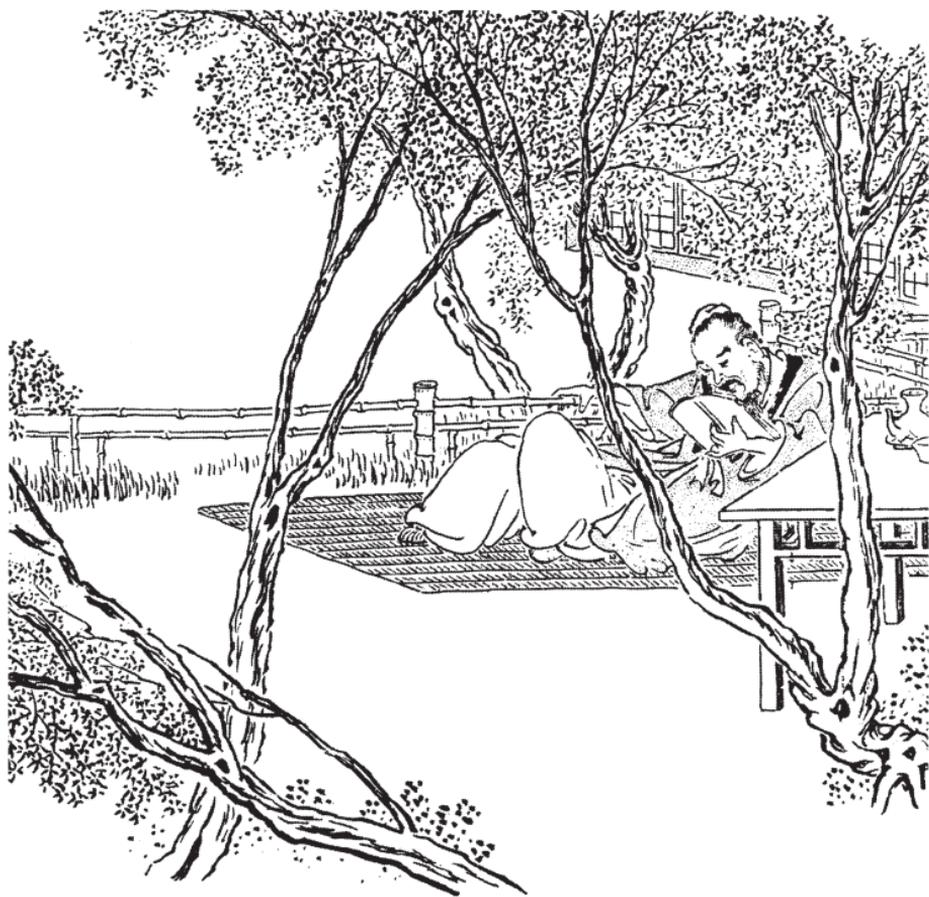
Trois poètes sont restés parmi les plus célèbres personnages associés à l'ivresse. Le premier d'entre eux fut Tao Yuanming (365 ou 372-427). Dans son autobiographie *Monsieur Cinq Saules*, il se décrivait ainsi: « Par nature, il aimait le vin, mais, pauvre, il ne pouvait pas toujours s'en procurer. Ses amis et parents, connaissant sa situation, l'invitaient quand ils en avaient. Il ne pouvait boire sans vider plusieurs tasses et finissait chaque fois par s'enivrer. Alors il se retirait, indifférent à ce qui pouvait arriver. »

La fête du 9<sup>e</sup> jour du 9<sup>e</sup> mois lunaire est associée aux chrysanthèmes, dont les pétales servaient d'ailleurs à parfumer certains vins que l'on buvait à cette occasion. Dans les *Annales de la dynastie Song* (420-479), qui régnait dans le sud à son époque, figure la biographie

du poète, et l'anecdote suivante y est rapportée : une année, lors de cette fête, Tao Yuanming manquait de vin. Il s'assit au milieu d'un massif de chrysanthèmes, espérant qu'un passant lui en donnerait. Par chance, le préfet Wang Han lui en fit porter en cadeau. Il le but aussitôt, en restant au milieu des fleurs, sans même prendre le temps de rentrer chez lui. Peut-être est-ce à cette occasion qu'il écrivit ces vers :



TAO YUANMING CUEILLANT DES CHRYSANTHÈMES.



MONSIEUR CINQ SAULES, TAO YUANMING.

Le vieil ami qui m'a offert ce vin  
Dit que boire rend immortel.  
Une coupe pour voir et mes soucis ont disparu,  
Une autre et aussitôt même le Ciel est oublié.

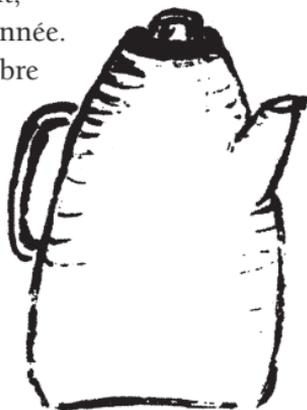
La poésie de Tao Yuanming puise aussi son inspiration dans son goût pour une vie simple à la campagne ; mais vivre de ses récoltes n'est pas toujours facile. Pourtant, même si le moindre poste officiel lui procurait assez d'argent pour boire, il préférerait encore retourner dans son village, car l'ivresse n'a de sens que si elle ouvre à la liberté. « La maison était pleine d'enfants ; la jarre à vin était vide et je ne voyais pas le moyen de pourvoir aux nécessités de la vie... A cause de ma pauvreté, mon oncle m'offrit un travail dans une petite ville, mais la région était en proie aux désordres et je craignais de m'éloigner de chez moi. Par la suite, comme Pengzi n'était qu'à quelques dizaines de kilomètres et que le produit des champs dévolu au fonctionnaire local suffisait pour m'approvisionner en vin, je sollicitai ce poste. Mais à peine quelque temps s'était-il écoulé que je voulais déjà démissionner et retourner chez moi. Pourquoi donc ? Parce que ma nature me pousse tout entier vers la liberté, et je ne me plierai ni aux règles ni aux entraves. La faim et le froid ont beau être durs, me contraindre me dégoûte. Chaque fois que j'ai été mêlé à la vie officielle, j'avais l'impression de me vendre à ma bouche et à mon ventre et cette idée me troublait.

J'avais grande honte à compromettre mes principes et je n'ai plus attendu que la fin de l'année pour faire mes paquets et m'enfuir pendant la nuit. »

Il a consacré une série de vingt poèmes au thème « après boire » et leur préface indique comment ils ont été écrits : « Vivant ici dans la retraite, je ne connais que quelques plaisirs et maintenant les nuits s'allongent. Aussi, puisque par chance j'ai un peu d'excellent vin, il n'y a pas de soirée sans boire. Seul avec mon ombre, je vide un pot jusqu'à ce que soudain je me retrouve ivre. Une fois ivre, j'écris quelques vers pour me divertir. Avec le temps, les feuilletts s'ajoutent aux feuilletts, et il n'y a aucune suite dans ce que j'ai écrit. Un ami a recopié ces poèmes pour moi sans nulle autre idée que celle de distraire. » Deux de ces poèmes concernent l'ivresse :

N° XIII

Depuis toujours en moi deux invités résident ;  
Les penchants de chacun à l'opposé me tirent :  
L'un s'enivre tout seul, et de jour et de nuit,  
Mais l'autre reste sobre tout au long de l'année.  
Chacun se rit de l'autre, le buveur et le sobre  
Sans que l'un ne comprenne les paroles  
de l'autre.  
Combien semble stupide la morale  
du sobre ;  
Plus sage me paraît la liberté de l'autre.  
A lui, un seul conseil : quand vient le  
crépuscule,  
Allume la bougie et prolonge la nuit.



N° XIV

Des amis bien gentils qui connaissent mes goûts  
Avec un pot de vin toujours viennent me voir.  
Assis par terre sous un pin,  
Quelques tasses et nous sommes ivres.  
Vieillards vénérables, nous bavardons ensemble  
Et, chacun notre tour, nous puisons à la cruche.  
Oubliée l'existence de notre propre moi,  
Comment priserions-nous tout le reste du monde !  
Et notre esprit parti, sans savoir où nous sommes,  
Reste la profondeur que nous donne le vin.

Une anecdote fameuse raconte que Tao Yuanming et un autre lettré allèrent rendre visite au bonze Huiyuan ; celui-ci, pour faire plaisir au poète et au grand scandale des autres moines, alla acheter du vin au village ; mais lui-même leva une coupe vide quand il invita ses hôtes à boire. Cette intelligence devint un leitmotiv, celui des bonzes *chan* (zen) qui enfrenaient les interdits, en particulier celui de l'alcool, car ils s'attachaient à l'esprit et non à la règle. On retrouve ce thème dans la culture populaire avec le culte du bonze Qi Gong, qui est vénéré tout en étant représenté en habit dépenaillé, tenant une gourde de vin, quand ce n'est pas en train de dévorer à pleines dents une cuisse de chien.

Le poète Li Bo (701-762) prétendait être l'Immortel du vin ; l'ivresse était pour lui l'ouverture vers un ailleurs, celui des immortels, préférable à celui des

sages, le moyen d'échapper aux limites de la condition humaine :

« Si le Ciel n'aimait pas le vin, il n'y aurait pas une constellation du Vin au ciel. Si la Terre n'aimait pas le vin, elle n'en serait pas la source. Puisque le Ciel et la Terre aiment le vin, il n'y a pas pour le Ciel de honte à l'aimer... Si les sages et les saints n'aiment pas le vin, à quoi bon s'adresser aux esprits et aux divinités ! Trois coupes et l'on communique avec le grand Tao ; une jarre et l'on est en harmonie avec l'univers. Je ne souhaite dans le vin qu'obtenir le plaisir, et ne vous fatiguez pas à écrire la biographie de celui qui a atteint l'Eveil. »

C'est cet état d'ivresse que l'on retrouve dans son célèbre quatrain :

